



Jacqueline de Romilly

La Grèce antique contre la violence

(Les éditions de Fallois)

par Danièle Masson




Dans son dernier livre, *La Grèce antique contre la violence*, publié par les Éditions de Fallois, Jacqueline de Romilly défend une thèse audacieuse et paradoxale : montrer que, si la Grèce a connu la violence, sa littérature l'a condamnée.

La pédagogie du détour

Fidèle à sa pédagogie du détour, elle est persuadée que, pour comprendre la complexité des sociétés contemporaines, le recul est néces-

saire, et que le recours aux sociétés anciennes, plus simples, nous éclaire sur nous-mêmes. Mieux connaître la Grèce antique est susceptible de nous aider à lutter contre les modernes violences.

Je ne suis pas sûre que l'incorrigible optimisme de l'auteur soit convaincant. Pour que la Grèce ancienne nous soit un modèle utile, il faudrait à nos sociétés une relative similitude avec elle. Or, si les guerres civiles, si les conflits internes



étaient rares dans les cités grecques, c'est que le peuplement y était homogène ; que les tendances propres à limiter les effets de la violence étaient l'attachement vivace aux lois de la cité, un certain sens de la solidarité humaine, l'amour constant de la vie et de la beauté. Aujourd'hui, le communautarisme ennemi des lois, la multiplicité ethnique, le heurt des civilisations étrangères et hostiles à la nôtre, risquent de rendre inopérant le modèle grec.

Une même pitié partagée

Aussi bien, l'intérêt du livre est ailleurs. Il est moins dans l'exemplarité de la Grèce ancienne que dans ce qui fait son irréductible différence. Il est dans l'évocation de la pitié sur quoi s'achève l'épopée de guerre qu'est *l'Illiade*. Si Achille rend à Priam le corps de son fils, si l'invincible héros aux pieds légers pleure et cède, c'est parce que Priam évoque son père qui a, lui du moins, « *cette joie au cœur qu'on lui parle de lui comme d'un vivant* » : les deux hommes sont un instant unis par la solidarité fondée sur la fragilité humaine et le sens du malheur commun. De même, lorsque Athéna, qui a puni par la folie une simple offense verbale d'Ajax, invite Ulysse à rire de lui, il s'y refuse : « *Le malheureux a beau être mon ennemi, j'ai pitié de lui quand je le vois ainsi plié sous un désastre. Et en fait, c'est à moi plus qu'à lui que je pense, je vois bien que nous ne sommes, nous tous qui vivons ici, rien de plus que des fantômes ou que des ombres légères.* »

Douceur humaine, violence divine

La douceur des hommes s'exprime ici contre la violence des dieux comme la fragilité des uns s'oppose à la toute-puissance des autres. La religion grecque ne serait pas caractérisée par l'anthropomorphisme, mais une différence fondamentale qui rend les hommes, même s'ils sont naturellement violents, proches les uns des autres lorsqu'ils sont confrontés à la puissance divine. Jacqueline de Romilly a de la sympathie pour le polythéisme grec, tolérant spontanément les autres dieux, pourvu qu'ils ne soient pas exclusifs. Si un dieu poursuivait un héros, un autre le protégeait. Convertie elle-même au catholicisme, elle fait cependant re-


marquer que, pour que Dieu devienne amour, douceur, bonté, il faut attendre le christianisme. Mais, contrairement à René Girard qui voit dans le christianisme la rupture absolue, elle saisit, elle, la montée de la douceur dans la littérature grecque : si le mot « praos » au sens de doux n'est pas employé par Homère, et peu chez Hérodote et les tragiques, il l'est souvent chez Xénophon, Isocrate et Platon. Montée lente, qui est comme une préparation au christianisme.

« *La justice, cette fugitive du camp des vainqueurs* » disait la philosophe Simone Weil. À notre époque, où les vaincus sont systématiquement traînés dans la boue, on n'imagine pas la même pitié partagée pour les vainqueurs et les vaincus, pour les Troyens et les Achéens, pour la Troyenne Andromaque au rire en pleurs, aussi émouvante que la fidèle Pénélope. Mieux encore, alors qu'en 480 avant J.-C les Grecs triomphaient des Perses, et sauvaient déjà, ainsi, la civilisation occidentale, Eschyle écrivait, huit ans après la bataille, *Les Perses*, tragédie écrite du point de vue des vaincus, où la description crue de la violence devenait plaidoyer contre la violence.

Violence divine, douceur humaine ?

Les choses ne sont pas si simples. Les Grecs ont pratiqué dans leurs guerres une rare violence ; vainqueurs, il leur est arrivé, dans île de Mélos par exemple, de réduire en esclavage toutes les femmes et de mettre à mort tous les hommes. Thucydide montre bien que l'expansionnisme d'Athènes fut la cause de la guerre du Péloponnèse, et que le bon droit démocratique dont elle se prévalait et qui la poussait à exporter clefs en main son régime fut la caution d'une injustice et d'une violence extrêmes.

Dans la littérature, il y a une véritable allégresse de l'écriture homérique, dans l'évocation des vengeances d'Achille et le joyeux carnage d'Ulysse au retour à Ithaque. Dans la tragédie, la violence de Clytemnestre est à la fois terrifiante et superbe, propre à exciter la terreur et la compassion, les deux ressorts de la tragédie selon Aristote. Mais la démesure qui est au cœur des tragédies – l'hybris – est châtiée ou condam-



née, et l'appel à l'apaisement est confié au chœur, comme un accompagnement et un jugement constant des pires violences.

Des carnages divins aux lois non écrites

Et si, d'Ouranos à Zeus en passant par Cronos, de Tantale à Atrée et Thyeste, la mythologie regorge de meurtres, de mutilations des pères par les fils, de corps des fils servis en ragoûts aux parents à leur insu, la mythologie cède progressivement le pas devant une religion exigeante, et c'est aussi parce qu'ils en sont les conteurs complaisants que Platon chasse les poètes de sa Cité idéale.

La trilogie de *Prométhée* témoigne de l'évolution de la religion grecque : d'abord dieu jeune, tyrannique et violent, Zeus devient juste. *L'Orestie* aussi s'achève sur une pacification. La sanglante loi du talion – Oreste tue sa mère Clytemnestre parce qu'elle a assassiné son époux Agamenmon qui a sacrifié sa fille Iphigénie – est abolie par Athéna, qui préside un tribunal d'hommes chargé de pardonner à Oreste, et qui ne force pas les Érinyes, déesses de la vengeance, à se convertir en Euménides (les bienveillantes) mais qui les en persuade : « *Si tu sais respecter la persuasion sainte, qui donne à ma parole sa magique douceur.* » Et je me rappelle, au théâtre d'Epidaure, avoir entendu un tonnerre d'applaudissements à la déclaration d'Athéna : « *Écoutez maintenant ce qu'ici j'établis, citoyens d'Athènes. Jusque dans l'avenir, le peuple d'Égée conservera, toujours renouvelé, ce conseil des juges. Sur ce mont d'Arès...* ». À l'allusion au tribunal de l'Aréopage, les spectateurs comprenaient qu'on rejoignait non seulement la réalité du Vème siècle avant J.C., mais l'actualité.

Les lois non écrites, invoquées dans *Les Suppliantes* d'Euripide, dans *l'Œdipe-roi* et *l'Antigone* de Sophocle, distinguaient la légitimité divine et la légalité humaine. Sacrées et dont nul ne connaît l'origine, siégeant auprès des dieux, impérissables, elles sont aussi universelles, ou du moins lois communes des Grecs. C'est elles aussi qu'invoque Thucydide dans le discours qu'il prête à Périclès, « *celles qui fournissent*

un appui aux victimes de l'injustice, ou qui, sans être des lois écrites, comportent pour sanction une honte indiscutée ».

Grecs et barbares

Les lois non écrites opposent Grecs et barbares, et il n'est pas étonnant que le terme « barbare », qui signifiait d'abord « *ne connaissant pas le grec* », ait pris le sens de « *cruel et dur* ». Jacqueline de Romilly remarque qu'une des rares violences non condamnées dans la tragédie est celle de Médée, meurtrière de ses propres enfants pour se venger de l'infidélité de Jason... et justement, Médée est une barbare.

Mais, barbares ou grecs, les Anciens, quelle qu'en fût l'horreur, trouvaient des raisons à leurs crimes ou à leur mort. *L'Antigone* de Sophocle sait pourquoi elle meurt, et ses adieux sont un hymne à la vie, aux chants d'hyménée, à la chambre nuptiale dont elle sera à jamais privée. Celle d'Anouilh meurt pour rien, et refuse la sève même de la vie : « *Ce pauvre mot, le bonheur* ». Alors que *L'Orestie* s'achève sur une pacification et un pardon, *Le deuil sied à Electre*, de l'Américain O'Neill, se conclut sur le suicide d'Oreste et le désespoir d'Électre. Au nihilisme contemporain, au désir de mourir pour mourir ou de tuer pour tuer, Romilly oppose l'attitude grecque : « *L'amour de la vie manque dans presque tous les romans français ou plus largement européens* ». Et c'est pourquoi elle voudrait, pour faire reculer la sombre violence dont nous souffrons, que les esprits des adolescents soient formés par les auteurs antiques ou classiques plutôt que par les auteurs modernes.

Encore faudrait-il stigmatiser les sources de la violence contemporaine, sur lesquelles l'auteur se montre trop discrète. Et rappeler aussi que pour lutter contre la barbarie et les barbares, il faut n'avoir aucune connivence avec eux. « *À toutes les époques, disait Paul Morand, on a eu peur des Huns ; mais... il y avait toujours des champs Catalauniques, des Poitiers, des Verceil, pour les arrêter. Aujourd'hui... Ils montent en nous : les barbares, ce sont nos enfants* ».

Danièle Masson